

Aux pages ci-après extrait de : Aline-Ali, par André Léo, Paris, 1869, un roman sentimental perdu dans le XIXe siècle duquel nous retiendrons toutefois les belles pages consacrées à la fête de Taveyannaz.

La mémoire de Paul Villano ne l'avait pas trompé : il n'était question dans Grion que de la fête de Tavaïannaz, — l'on disait aussi de la mi-été, — qui devait avoir lieu à quatre ou cinq jours de là.

Cette célébration de la mi-été, commune à tous les villages alpestres, est la plus pittoresque des fêtes agricoles. Tous ces villages, situés à des altitudes rigoureusement habitables pendant l'hiver, ont encore au-dessus d'eux d'immenses pâturages, que recouvre, aussitôt après la fonte des neiges, une herbe épaisse et aromatique. Alors les troupeaux, qui ont passé l'hiver abrités dans les étables du village, partent, sous la conduite des armaillis, pour le centre de l'alpage, situé aux limites de la végétation, à quelques mille pieds plus haut. Là se trouve un groupe de chalets, bâtis en vue de la fabrication du fromage, et où les armaillis passent chaque année, loin de leur famille, les trois ou quatre mois de végétation et de soleil que la nature accorde à ces cimes.

Quelquefois, si l'hiver a été signalé par de violents ouragans, si les avalanches du printemps se sont tracé quelque route nouvelle, on ne retrouvera plus les chalets abandonnés l'année précédente. Mais cet accident est rare, grâce à l'intelligente position qui leur a été choisie, dans une *combe*, doux giron de mère nature, éloigné du passage des avalanches et à l'abri des coups de vent.

Ces alpages sont toujours éloignés de deux ou de plusieurs lieues du village dont ils dépendent ; c'est donc un voyage qu'on fait rarement, et cependant

*on aimerait tant à revoir ces pauvres vaches!* C'est avec attendrissement qu'on s'informe d'elles à quelque armailli, momentanément descendu ; on veut les embrasser, s'en faire reconnaître, puis savoir un peu comment s'arrondissent les boules de beurre, ou combien l'on compte de fromages là-haut, où se prépare le revenu de l'hiver. La vache, pour l'habitant de la montagne comme pour l'Indou, a quelque chose de sacré, de familial. C'est la nourricière, la compagne des longs jours de l'hiver, la fortune de la maison.

Le rendez-vous de la mi-été est donc attendu avec impatience, et l'on s'y porte en foule, avec toutes les provisions que chaque ménagère peut rassembler. La musique n'y manque point, et la jeunesse rieuse se livre à la danse, tandis que les mères de famille vont revoir les vaches, constater leur santé, compter les provisions amassées, et présider la table du chalet, où, ce jour-là, règne l'hospitalité la plus franche, tandis que les hommes font avec les armaillis des comptes arrosés de grandes libations.

Tout le monde boit d'ailleurs, et le liquide blanc ou doré, vin ou crème, coule à pleins bords, non sans jeter quelque confusion dans le cortège au retour. Il est vrai que la plupart des assistants passent la nuit dans les chalets ; en Suisse comme ailleurs, il n'est pas de bonne fête sans lendemain. On s'entasse donc pêle-mêle dans les appentis, dans les étables, sans autre lit que l'herbe séchée, préparée par les armaillis. Et même les gens chagrins disent là-dessus bien des choses ; car il se trouve des mauvaises langues à six mille pieds au-dessus du niveau des mers.

Nos touristes ne manquèrent pas à la fête, où se

rendirent aussi les autres hôtes de la pension Martin, qui possédait un chalet à Tavaïannaz.

Pendant ces quelques jours d'excursions en commun dans les environs, sous la direction de Paul Villano, l'intimité amenée par le hasard de la rencontre et par la sympathie du premier coup d'œil, s'était largement développée entre les de Maurion et ceux qu'on désignait généralement sous le nom des trois Italiens. Le jeune Ali mettant de côté peu à peu sa timide réserve, se livrait dans leurs promenades à une gaieté qui, jointe à un certain esprit d'aventure, à une dose raisonnable d'audace et de sang-froid, et à d'assez vives ripostes à la française, avait tout à fait gagné le cœur de Léon, tandis que l'amitié spontanée de Paul Villano en était devenue plus sûre, plus affectueuse, plus charmée. Vis-à-vis de Bancello seulement, Ali gardait cette affabilité froide qui s'établit, une fois pour toutes, entre gens destinés à passer leur vie côte à côte, sans se pénétrer jamais.

M. de Maurion père, en revanche, goûtait fort la conversation de l'Italien, esprit fin, érudit, plein de connaissances pratiques, et passionné pour l'art. Des discussions approfondies sur le mérite respectif, ancien et moderne, des écoles italienne et française, avaient lieu chaque jour entre eux, et Donato, que sa mollesse d'ailleurs retenait volontiers près du vieillard, paraissait trouver beaucoup de charme dans la société de cet homme instruit et distingué, dont l'esprit indépendant, fin, sagace, un peu éclectique, prêtait aux conclusions d'une large expérience la séduction d'un beau langage et les grâces de l'originalité.

Cet aimable vieillard n'avait qu'une faiblesse, poussée presque jusqu'au ridicule : c'était une surveillance trop inquiète vis-à-vis de son fils. Non qu'il la témoignât ouvertement ; il paraissait même à cet égard s'imposer une contrainte secrète ; mais son tourment perçait dans ses regards, dans ses questions détournées, dans sa préoccupation visible en l'absence d'Ali.

Celui-ci s'en était expliqué d'un ton sérieux avec Léon, dont les plaisanteries intarissables dépassaient bien souvent l'exacte convenance, au moins celle du cœur : cette inquiétude excessive était l'effet d'une tendresse devenue maternelle par le veuvage prématuré de M. de Maurion, et poussée à des craintes presque superstitieuses par la mort de plusieurs autres enfants.

« Aussi me croirais-je coupable de ne point la ménager, » avait dit Ali.

Et Paul ajoutant que, du côté du fils comme de celui du père, tout cela était fort touchant et fort respectable, les plaisanteries de Léon sur ce point cessèrent enfin.

Bientôt, d'ailleurs, M. de Maurion, gagné par cette expansion de loyauté, de générosité, de franchise, qui caractérisait tous les actes de Paul Villano, avait en quelque sorte remis Ali à sa garde ; cette confiance, à peine révélée par un regard, par un mot, Paul l'avait acceptée, et la méritait par une protection constante, presque paternelle.

C'est lui qui refusait le premier les escalades périlleuses, les jeux de casse-cou, où Léon voulait entraîner Ali ; ou bien, aux passages difficiles, Paul imposait à l'enfant le secours de son bras, et Léon

avait beau railler cette sollicitude, en des termes qui eussent indigné tout autre imberbe et l'eussent porté à rejeter, même au péril de sa vie, une telle humiliation. Ali, chose merveilleuse à son âge, avait plus de cœur que d'amour-propre apparemment; car il supportait sans embarras les moqueries de Léon, et dans le regard que ses yeux noirs attachaient sur Paul à ces moments-là, on n'eût pu lire qu'une tendre reconnaissance.

Tout cela en peu de jours. Malgré la réserve naturelle à toute âme sérieuse, et que fortifie l'éducation, il y aura toujours de ces intimités subites entre certains êtres, — surtout dans la jeunesse, où l'être intérieur, moins chargé d'expérience, de prudence et d'habitude, transparait mieux.

Le cinquième jour après leur arrivée à Grion, une excursion solitaire de Paul aux Mélèzes rendit Ali triste et préoccupé.

Le jour de la fête, ils partirent ensemble de bonne heure : les deux magistrats de la République, — ainsi Léon nommait-il M. de Maurion et Donato, — chacun sur sa mule, et les trois jeunes gens à pied. Au sortir de Grion, la route se présentait sous la forme d'un mont verdoyant, aux pentes raides, qui s'élevait pendant une lieue jusqu'à de pittoresques plateaux. Des montagnards en habit de fête, marchant de leur pas calme et majestueux, jalonnaient le sentier. Le ciel, aussi gai que la terre, souriait d'azur sous ses nuages blancs. L'air vif de la montagne tempérant la chaleur. Sous les rayons du soleil, les sapins qui bordent le précipice répandaient leur âpre et saine odeur, et d'en bas le gémissement du torrent brisé sur les rochers

montait, s'affaiblissant aux oreilles des voyageurs, à mesure qu'ils pénétraient des couches d'air nouvelles. Léon babillait, chantait, sifflait aux merles. Paul, non moins gai, lui répondait. Ali, vainement stimulé par ses compagnons, restait rêveur; tandis qu'entre les deux magistrats de la République les destinées de l'Italie s'agitaient.

Parvenus sur le plateau, en face d'un horizon prodigieux de cimes blanches, des pics de l'Oberland aux ballons du Jura, M. de Maurion, sous prétexte de se délasser du train de sa monture, mit pied à terre et força Ali de le remplacer.

« Papa Donato, s'écria Léon, voici l'occasion d'un de ces combats de générosité où se complaît ta grande âme. Imite l'exemple qui t'est donné : mets pied à terre, et triomphe de ma résistance à accepter le don de ton coursier. »

Donato ne fit que rire du conseil et prit les devants avec Ali. Ils atteignirent bientôt après un groupe, composé de trois ou quatre jeunes filles parmi lesquelles se trouvait Louise, et sur-le-champ le galant Donato mit sa mule au petit pas.

« Vous allez donc aussi à la fête, mon joli modèle? cria-t-il à la jeune fille. Sommes-nous près d'arriver? »

— Oh! dans une petite heure à peine, répliqua Louise. Est-ce que vous allez à Tavaïannaz pour danser, monsieur?

— Oui, pour danser avec vous, surtout s'il est permis d'embrasser sa danseuse. Mais la plante de vos pieds, ma belle, sera trop attendrie si vous marchez jusque-là. Montez en croupe derrière moi, et je vous promets de vous transporter à Tavaïannaz

saine et sauve, pourvu que vos bras m'entourent fortement. »

Louise refusa, mais de façon à se faire prier davantage, et le jeune Ali, à qui cette rencontre semblait déplaire, lança tout à coup sa monture à droite, vers un mamelon pittoresquement découpé sur le ciel, et du haut duquel on devait jouir d'aspects nouveaux et encore plus vastes. De là, il put voir aussi Donato rejoint par ses amis, et les deux groupes réunis entrer dans un bois que traversait le chemin, et où commençait l'infléchissement du plateau. Alors, comme s'il eût tout à coup regretté de s'être séparé d'eux, il voulut prendre le galop pour les rejoindre; mais la mule, peu habituée à de telles allures, opposa à l'impatience de son cavalier une force d'inertie indomptable, et, avec l'obstination propre aux grands caractères, se maintint au petit trot.

Dans le bois, la difficulté du chemin, qui devenait de pente assez rude, autorisa même la mule rebelle à prendre le pas, et le jeune homme désespérait de rejoindre ses compagnons, quand l'accent d'une voix le fit tressaillir; un instant après, au détour du chemin, il se trouvait en face de Paul Villano, qui tenait Louise enlacée, et lui parlait de si près que chaque mouvement des lèvres était l'effleurement d'un baiser

Sous le choc des rênes brusquement tirées en arrière, la mule se cabra; Paul, atteint du regard qui jaillit des yeux de son jeune ami, tressaillit, et laissa Louise s'échapper, confuse, de ses bras. Quant au jeune de Maurion, après la vivacité de ce premier mouvement, il avait baissé la tête, fort

pâle, et, rendant les rênes, il passa devant le couple pétrifié sans leur adresser un nouveau regard. Un peu plus loin, il dépassait les compagnes de Louise et rejoignait son père, qui, marchant d'un pas ralenti, jetait souvent les yeux en arrière. Donato était occupé de se défendre contre les railleries de Léon, qui le plaignait de s'être laissé, lui cavalier, enlever sa belle par un simple fantassin. Quelques minutes après, Paul, tout haletant de sa course, vint se placer près d'eux.

« Il sait vaincre, dit Léon, mais non profiter de la victoire. Je m'attendais, Paolo, à te voir arriver à la danse en tenant sous ton bras la fille aux yeux bleus.

— J'ai voulu seulement lui donner le conseil de se défier de Donato, » répondit Paul, qui masquait sous un sourire affecté une préoccupation assez vive, et qui chercha vainement le regard d'Ali.

Tavaïannaz était sous leurs pieds, vaste et gracieuse enceinte de verdure, dans un cercle de cimes escarpées, la plupart inaccessibles, dont les bases reposaient ailleurs, en des vallées plus profondes. Au centre à peu près de l'entonnoir, on apercevait rangés en demi-cercle les chalets, près desquels des flots myrmidoniens s'agitaient en sens divers. Quelques sons aigus, fendant, comme de petites flèches, l'espace, venaient, perceptibles à peine, mourir dans l'oreille. A mesure que l'on descendait, musique, bourdonnements, cris, foule, banderoles, chalets, tout devenait plus distinct; les vêtements colorés des femmes éclataient sur le fond des habits de bure brune que portent les paysans vaudois; les ailes des grands chapeaux de paille d'Italie, ornés



de rubans, flottaient; on distinguait, à côté de la croix blanche sur fond rouge arborée au sommet des tentes, le pavillon vert et blanc du canton de Vaud, et les sons argentins des clochettes attiraient l'attention sur les héroïnes de la fête, les belles vaches, éparses dans la prairie, qui, le cou tendu, regardaient en rêvant cette fourmilière d'êtres humains s'agiter au milieu de leur pâturage, et chercher vainement à remplir de leurs faibles cris le majestueux silence de la haute vallée.

A la table du chalet, Paul vint s'asseoir près d'Ali. Celui-ci restait muet, dans une attitude passive, empreinte d'autant de douceur que de tristesse; était-ce bien sa faute à cet enfant si de son innocence et de sa pureté émanait une sévérité si douloureuse, si involontaire? Attaché sur lui, le regard de Paul, d'abord un peu mécontent et ironique, devint ému, et sur la fin du frugal repas, que défrayaient seuls le lait, la crème et le fromage du chalet :

« Ali, dit-il, voulez-vous venir aux danses avec moi ?

— Non, je préfère me promener d'un autre côté.

— Moi, je veux surtout me promener avec vous. »